

# L'Unisson

BULLETIN DE LIAISON DE JEUNES ET SOCIÉTÉ, DE LA FERME BERTHE-ROUSSEAU ET DE MER ET MONDE



## Le travail qui fait vivre

Par Martin Couture, permanent à la Ferme Berthe-Rousseau

Pas facile de s'asseoir pour écrire alors que le printemps nous appelle dehors, même si on doit écrire sur le travail.

C'est justement ça le plus beau dans le travail, cette envie de se lever et de sortir pour répondre aux besoins du monde, aux nôtres et à ceux des autres. Ce besoin de se sentir vivant, actif, utile. Ce besoin de se sentir en lien avec l'humanité grouillante, cette humanité en évolution.

Le travail peut nous faire grandir, mais il peut aussi nous écraser. Il peut nous faire du mal quand on fait un travail inutile, un travail nuisible, une tâche qui va contre notre conscience, un travail qui ne respecte pas nos fragilités physiques ou psychologiques.

À la Ferme, on a l'immense privilège de savoir pourquoi on travaille. On s'affaire premièrement à produire de la nourriture. Ce n'est pas compliqué comme idée et ça rejoint à peu près tout le monde. À l'intérieur de cette production d'aliments et autour d'elle, il y a un peu de tous, le travail à l'étable et au jardin, la transformation, la préparation des repas, l'entretien des bâtiments et du terrain, les communications, l'animation, etc.

Il y a donc du travail pour tout le monde, pour les gros bras et pour les grosses têtes. On ne fait pas toujours les mêmes tâches, les saisons nous imposent leurs rythmes.

C'est bon et c'est beau de travailler à la Ferme, mais ce n'est pas magique. Les bons côtés sont évidents : on apprend à se structurer, on se met en forme, on développe des talents souvent cachés, on entre en relation avec d'autres travailleurs. Ce n'est pas magique, parce qu'on a à lutter contre l'illusion qu'on peut vivre sans travailler et qu'il s'agit souvent même d'un idéal. On attend la retraite avec impatience, on rêve de gagner au loto. L'étincelle qui nous allume quand le printemps nous appelle n'est pas toujours là, elle s'éteint parfois.

Ensemble on continue à réfléchir sur le sens que l'on donne au travail. On essaie d'éveiller ceux qui dorment trop et on tente de ralentir ceux qui ne savent pas s'arrêter. Nous souhaitons que notre travail soit de plus en plus utile, respectueux de la nature et des autres, efficace si possible. Nous souhaitons que le travail nous fasse grandir.

On n'a pas fini d'en parler.

## BULLETIN DE LIAISON DE JEUNES ET SOCIÉTÉ FERME BERTHE-ROUSSEAU MER ET MONDE

L'Unisson paraît trois fois l'an; il est envoyé par courriel aux personnes qui constituent notre réseau. De plus, il est disponible sur notre site à : [www.jeunesetsociete.org/lunisson.htm](http://www.jeunesetsociete.org/lunisson.htm). Sauvons des arbres, faites nous parvenir votre adresse de courriel.

### COMITÉ DE L'UNISSON

Claudia Beaudoin, pour Mer et Monde  
Hélène Boulais, rédactrice en chef  
Michel Corbeil, pour Jeunes et Société  
Marie-Claude-Lépine, pour  
la Ferme Berthe-Rousseau  
Jamie Lambert, conception et mise en page

André Fortin, correcteur

340, rue Saint-Augustin  
Montréal QC H4C 2N8  
Tél.: (514) 495-8583

[lunisson@monde.ca](mailto:lunisson@monde.ca)



**JEUNES ET SOCIÉTÉ** regroupe des hommes et des femmes qui acceptent de mettre leurs talents d'organiseurs et leurs ressources d'imagination et de créativité au service des personnes visées par les activités du Centre Berthe-Rousseau et de Mer et Monde. ARC: 86751 4028 RR 00001



La **FERME BERTHE-ROUSSEAU** est un petit organisme qui gère une ferme communautaire, son but est d'accueillir des gens blessés par la vie. C'est un lieu tout simple où l'on a le droit d'être fragile.



**MER ET MONDE** a pour but de contribuer au développement durable, en proposant des stages d'initiation à la coopération internationale, stages par l'intermédiaire desquels les participants ont l'occasion d'approfondir leur analyse sociale globale et de mieux saisir les défis auxquels notre monde est confronté. S'étant interrogés sur les valeurs humaines et sociales qu'ils veulent faire prévaloir dans l'histoire de l'humanité des prochaines décennies, les participants pourront être des acteurs responsables et avisés pour inspirer et animer les grands débats en faveur de la justice et du respect des personnes et de la nature.

## Les mains (note à moi-même)

Par *Émile Proulx-Cloutier, porte parole de Jeunes et Société*

Émile, au moins une fois par jour, arrête-toi quelques instants et contemple le geste précis de toutes ces mains qui travaillent autour de toi : le vieux vietnamien dans la cuisine du resto, le tailleur derrière sa vitrine, le serrurier à la porte d'en face.

Laisse-toi happer par la beauté du geste répété mille fois. C'est un geste appris, maîtrisé, perfectionné, transmis.

D'un coup d'œil, tu l'as autrefois jugé aliénant. Mais non. C'est l'organisation inhumaine du travail qui le rend trop souvent aliénant. Le geste du travail serein, le geste patient, constant, nécessaire, ce geste-là offre à ton regard un métro-nome réparateur qui tempère la vitesse illusoire du monde.

Tes mains à toi s'agitent, elles tâtonnent, griffonnent, performent, et souvent bougent à outrance, dans le vide, comme pour extraire les mots qui piaffent dans ta tête. Regarde ces mains qui savent, ces



Ma première expérience de traite avec Martin

mains sculptées d'histoires, porteuses d'une charge signifiante.

Bien faire. Dormir. Recommencer. Voilà ce qu'elles disent.

Puisse cette méditation de chaque jour te rappeler la constance de toutes les autres mains : celles de l'infirmière, de l'arpenteur, du pêcheur, du chercheur... et de la prof de première année qui aura, un jour, à façonner un coin de l'esprit de ton fils.

## Laisser couler l'existence

Par *Marie-Claude Lépine, résidente de la Ferme Berthe-Rousseau*

*La campagne a ça de bon  
Travailler la terre  
Pour la faire respirer  
Au rythme des saisons  
Savoir se reposer*

*Travailler la terre  
Pour remuer la vie  
Inspirer le bon air  
Tant qu'on en a envie*

*Sur la galerie  
Jeter un œil sur le soleil  
Une journée bien remplie  
À cueillir les groseilles*

*La pluie s'annonce pour demain  
On en profitera pour « canner » les  
tomates  
On aura l'aide des voisins  
Nous irons chez eux pour les aromates*

*La chienne revient d'une promenade  
dans les bois  
À sa gueule une patte de chevreuil  
Il ne faut pas qu'Amélie la voie  
Elle en tomberait en bas de son fauteuil*

*Fermier, un métier pour la vie  
Se nourrir de la terre  
Jardiner, héritier de la vie  
S'inspirer le cœur par la chataire*

*La campagne a ça de bon  
Laisser couler l'existence  
Ne pas contrôler son aisance  
Au profit des patrons*

*Laisser couler l'existence  
La vie est si fragile  
Laisser vivre la confiance  
Pour ne pas perdre le fil*

SAUVONS DES ARBRES, FAITES NOUS PARVENIR VOTRE ADRESSE DE COURRIEL À  
[lunisson@monde.ca](mailto:lunisson@monde.ca)



# Syndicalisme, mondialisation et solidarité internationale

Par Gilles Audette, Directeur général, Fondation de la formation économique, Fonds FTQ et président du CA de Jeunes et Société

Dans leur quête de profits maximums, les entreprises transnationales ont réorganisé la production et l'emploi sur une base planétaire. Elles ont choisi des pays leur offrant une main-d'œuvre à bon marché, avec des normes de travail faibles ou peu respectées.

Cela a entraîné des pertes d'emploi dans les pays industrialisés, les pays d'origine de ces transnationales. Les pressions ont aussi été fortes pour une réduction des coûts de la main-d'œuvre dans ces pays.



## Des conséquences pour l'action syndicale

Ce monde et ce marché du travail en transformation ont des effets certains sur la capacité du mouvement syndical de continuer à améliorer les conditions de vie de ses membres.

Cet objectif d'améliorer les conditions de vie et de travail est partagé par les syndicalistes de tous les pays. La nécessité de travailler ensemble plus étroitement tombe sous le sens.

Pour des motifs économiques. Pour des motifs sociaux. Répartir la richesse, c'est aussi répartir le droit de consommer, en continuant à développer une analyse critique sur les effets sur l'environnement de nos façons de produire et de consommer, où que ce soit dans le monde.

Le relèvement des conditions de vie est tout aussi essentiel. Il en va de la sécurité et de la paix sur cette planète. Les inégalités et les injustices sont le fondement de toutes les révoltes, rébellions et guerres.

## Moyens d'action utilisés par les syndicats :

### LES ACCORDS-CADRES

La plupart des syndicats québécois et canadiens sont réunis au sein de diverses fédérations internationales syndicales. Ces organismes ont reçu le mandat de négocier, avec les entreprises transnationales, des accords-cadres dans lesquels on retrouve le respect des droits fondamentaux des travailleurs tels que définis par l'Organisation internationale du travail (OIT).

À ce jour, plus d'une centaine d'accords-cadres ont été signés. C'est peu, mais c'est un pas dans la bonne direction.

### L'INVESTISSEMENT RESPONSABLE

Trop souvent, nos caisses de retraite travaillent contre nous, contre d'autres travailleurs ailleurs dans le monde, quand notre argent est investi dans des entreprises ayant des comportements antisyndicaux et ne respectant pas le minimum en

matière de droits humains, du travail ou de l'environnement. Le Fonds de solidarité FTQ possède son propre code de conduite pour les investissements à l'international. De plus en plus de fiduciaires syndicaux des caisses de retraite appuient des résolutions lors d'assemblées d'actionnaires qui vont dans ce sens.

### LES FONDS SYNDICAUX DE COOPÉRATION

Quatre syndicats affiliés à la FTQ ont créé des fonds de coopération qui visent à soutenir des causes humanitaires, ici et dans d'autres pays. Ces fonds sont alimentés par des cotisations volontaires des membres des syndicats affiliés.

### RENFORCER LE SYNDICALISME DANS LE MONDE

Le mouvement syndical québécois et canadien a, de tout temps, soutenu le développement du syndicalisme ailleurs dans le monde.

Dans plusieurs pays en voie de développement, la répression physique est une arme aux mains d'employeurs qui maintiennent les travailleurs dans des conditions proches de l'esclavage. Il est clair que lorsque le seul fait d'organiser un syndicat et de tenter de négocier une convention collective met des vies en danger, le syndicalisme ne peut pas se développer. Il est impossible de défendre des droits collectivement si le droit d'association est nié, si des syndicalistes sont emprisonnés, disparaissent, subissent la torture ou sont assassinés. Dénoncer ces situations et faire pression sur les entreprises et les gouvernements responsables, c'est aussi lutter pour renforcer le mouvement syndical un peu partout dans le monde.

Depuis plusieurs années, la FTQ, en coordination avec le CTC et avec l'appui de syndicats affiliés, offre des programmes de soutien à des organisations syndicales de pays en voie de développement, notamment en Afrique francophone et en Haïti. Notre modèle de formation syndicale, qui vise la formation de formateurs et formatrices de la base, est facilement exportable. Qui plus est, il permet une prise en charge locale qui contribue au développement de l'autonomie des syndicats.

La FTQ est aussi associée au Centre international de solidarité ouvrière (CISO). Celui-ci organise des missions d'observation, d'échange et de solidarité dans des pays en voie de développement. Il faut prendre conscience que nos actions de renforcement du mouvement syndical dans d'autres pays servent aussi à nous renforcer grandement. Les militants qui participent aux activités de formation ou à des visites de projet reviennent au pays avec une vision très différente de leur propre militantisme, et avec des réflexes beaucoup moins protectionnistes, ce qui dynamise leur action locale mais aussi l'action de leur syndicat.

# Le travail migrant temporaire au Canada ou l'importation d'une main-d'œuvre docile et « ben travaillante » !

Par Julie Désilets, coordonnatrice pédagogique à la formation, Mer et Monde

Lorsqu'on pense aux impacts de la mondialisation sur le travail, la première chose qui nous vient en tête, c'est la délocalisation d'entreprises vers des pays où les normes sont moins « contraignantes ». Or, au-delà de cette pratique de plus en plus répandue, une nouvelle tendance pointe à l'horizon dans le panorama de la mondialisation du travail : plutôt que d'externaliser les usines, pourquoi ne pas « importer » une force de travail bon marché et docile?

L'idée vous semble farfelue? Eh bien, c'est pourtant ce que favorisent les programmes canadiens d'embauche de main-d'œuvre étrangère temporaire peu spécialisée. Or, cette tendance de plus en plus lourde en matière d'immigration canadienne nous amène à considérer le travail comme une marchandise qu'on peut « importer » selon les besoins de l'industrie. **Ainsi, depuis 2008, plus de travailleurs temporaires que de résidents permanents sont admis au Canada; un virage radical dans l'approche gouvernementale en matière d'immigration.** Et le tout s'opère en douce dans les coulisses sans véritable débat public! Du coup, le nombre de travailleurs temporaires peu spécialisés est en hausse de 67 % entre 2000 et 2009, soit environ 21 000 postes supplémentaires. Au Québec, les deux principales catégories d'emploi qui embauchent des travailleurs migrants temporaires sont : les aides familiales résidentes et les travailleurs agricoles.

## Le Programme des aides familiaux résidents (PAFR)

Le PAFR permet l'embauche de travailleuses qui prendront soin, au sein d'une famille, d'enfants, d'une personne âgée ou d'une personne handicapée. Cette main-d'œuvre très majoritairement féminine provient principalement des Philippines et de l'Amérique latine. Elles travailleront pour un employeur unique où les Aides familiales résidentes (AFR) ont par ailleurs l'obligation de résider. Il s'agit du seul programme qui offre à une main-d'œuvre soi-disant peu qualifiée la possibilité d'accéder à la résidence permanente canadienne. Or, malgré cette accessibilité théorique, d'après les chiffres de 2006, ce serait environ 2 femmes sur 10 qui y accèderaient dans les faits. Enfin, près de 6 fois plus d'AFR ont été embauchées en 2009 qu'en 2000, pour un total de 38 608 travailleuses en 2009.

## La main-d'œuvre migrante temporaire dans le secteur agricole

Dans le secteur agricole, deux programmes permettent d'organiser la venue de travailleurs migrants temporaires : le Programme des travailleurs agricoles saisonniers (PTAS) et le programme des travailleurs étrangers temporaires peu qualifiés (PTÉT-PS). Ces programmes ne favorisent aucunement l'obtention de la résidence canadienne, bien que la pénurie à laquelle ils répondent semble être permanente.

Le PTAS est un programme qui a été négocié avec les pays d'origine de la main-d'œuvre et qui s'adresse exclusivement au secteur agricole. En 2009, 23 372 personnes, principalement originaires du Mexique et de la Jamaïque, sont venues travailler au Canada pour une période maximale de 8 mois. Près de 85 % d'entre elles étaient embauchées en Ontario, où se concentrent

bon nombre d'entreprises agricoles industrielles.

Depuis 2002, le PTAS a été mis en concurrence avec le PTÉT-PS, un projet pilote qui offre moins de protection aux travailleurs. En 2008, 2 934 Guatémaltèques sont embauchés au Québec pour travailler dans le secteur agricole sous ce programme. Ce nombre est en croissance de 214 % par rapport à 2006 seulement! Ce projet pilote permet aussi l'embauche pour divers emplois peu spécialisés non comblés. Ainsi, des dizaines de milliers de postes de serveurs, cuisiniers, préposés à l'entretien ménager et dans les usines de transformation de viande sont aussi comblés via le PTÉT-PS pour une période pouvant aller jusqu'à 24 mois.

## Facteurs de vulnérabilité

Ces programmes placent les travailleurs dans des situations de vulnérabilité importante, qui laissent place à de nombreux abus en raison de leur statut. Dans la plupart des cas, ils

- occupent des emplois dénigrés ou considérés comme trop difficiles par les Canadiens;
- ont des horaires de travail excessifs, trop peu de pauses et ne se font souvent pas payer pour leurs heures supplémentaires;
- doivent être dociles, car ils sont souvent victimes de pratiques de congédiement et de rapatriement arbitraires;
- demeurent chez leur employeur, ce qui crée une relation de dépendance forte et leur isolement;
- ont grandement besoin des revenus générés par ce travail temporaire pour subvenir aux besoins de leur famille, bien que les transferts de fonds ne puissent rarement devenir un réel moteur de développement;
- ne connaissent pas leurs droits et les normes du travail au Canada. Ils sont donc plus vulnérables aux abus et aux mauvaises conditions de travail offertes.

Nous reconnaissons que ce ne sont pas tous les travailleurs migrants temporaires qui sont victimes d'abus. Toutefois, il est clair que plusieurs situations abusives persistent et que c'est leur statut qui les place dans cette situation de grande précarité. Par ailleurs, ces programmes favorisent l'embauche d'une main-d'œuvre temporaire pour répondre à des pénuries qui, elles, sont permanentes. Ne serait-ce donc pas plutôt un large bassin de main-d'œuvre docile et peu dispendieuse que ces programmes offrent aux employeurs canadiens?

Ces programmes créent et perpétuent des distinctions nettes entre les droits des ouvriers étrangers et ceux des citoyens canadiens. Mais pourquoi devrions-nous accepter que les premiers soient traités comme faisant partie d'une catégorie de seconde classe? Il m'apparaît profondément discriminatoire que, de par leur lieu d'origine, ces hommes et ces femmes aient accès à moins de protection et que le gouvernement ferme les yeux sur les abus dont ils sont victimes. Pire encore, celui-ci multiplie les efforts pour étendre ce « marché » de l'importation de main-d'œuvre exploitable.

*Note : Cet article a pu être rédigé grâce au travail de recherche que l'auteur a effectué pour le compte du Centre international de solidarité ouvrière.*



# L'enfance au travail

Par Amélie Daigle, conseillère en développement organisationnel et formatrice à Mer et Monde

« L'enfance. L'âge de la vie où tout semble possible, où on s'imagine qu'il suffira de vouloir changer son destin. »

-Gilles Archambault

Nous sommes dans une petite cantine sur le bord de la route, tout juste au pied de la montagne de Santa Bárbara. Nous sommes dans cette petite cantine parce qu'on y sert la meilleure viande des environs, selon Manuel. Les quatre motos que nous avons alignées en bord de route nous dévisagent pendant qu'on bouffe ce plat exquis. Sans honte, sans remords, sans gêne. On bouffe. C'est sans doute les mois passés à explorer les villages, les marchés et les dépotoirs qui nous creusent l'appétit. On dit que l'humain s'habitue à tout, qu'il s'adapte. On appelle ça de la résilience. Un beau terme à la mode. Nous, on s'est habitués. Nous revenons d'une sixième promenade au cœur du dépotoir de Santa Bárbara : 10 entrevues d'enfants « vidangeurs » dans nos magnétophones, une odeur nauséabonde imprégnée dans nos vêtements et collée à notre peau. Et la viande est délicieuse. Entre deux bouchées, nous commentons nos dernières découvertes : « Celle-ci, tous les jours, des hommes l'attendent sur le chemin du dépotoir et lui imposent un droit de passage. Elle paie parce qu'elle a peur de ce qu'ils pourraient lui faire ». « Cet autre a la responsabilité de ses cinq frères et sœurs, ils survivent grâce à la collecte dans les déchets ». « Quant à lui, il a trouvé la main d'un cadavre lors de ses recherches dans les ordures et il est allé chercher la police ». « Elle, à l'école, les enfants se moquent d'elle et la méprisent, parce qu'ils savent qu'elle passe tout l'après-midi au dépotoir ».

Les premières entrevues me brisaient. Toute entière. Avec le temps, c'est devenu mon quotidien. Le plus dur, ce n'est pas tant d'entendre ces histoires d'horreur que racontent les enfants. Non, le plus dur c'est de voir ces petits soleils nous révéler l'abandon, la violence et la peur sans réellement s'en rendre compte, comme ça, dans la conversation. Derrière leurs paroles, pendant qu'un monde s'écroule en moi, ils continuent de sourire. Lorsque les histoires d'humiliation, de brutalité ou de viol surgissent entre deux sourires et deux silences, racontées avec ces mots d'enfants, j'utilise toute ma force pour rester là, doucement, près d'eux.

Avec mes collègues, Manuel, Benita, Nelson et Naún, nous ne parlons jamais de notre désarroi, de notre indignation et de ce terrible sentiment d'impuissance. La seule fois où on l'a fait, Manuel nous avait raconté sa vie d'enfant-vendeur; Benita, sa vie d'enfant-domestique, et Naún, sa vie d'enfant-mécanicien. Les larmes avaient coulé et les blessures avaient saigné, parce que peu importent l'âge ou les diplômes universitaires qu'ils ont maintenant, ils ont l'enfance poignée dans la gorge. On ne parle plus de ces choses-là...

En 2006, l'Organisation Internationale du Travail (OIT) recensait 300 237 enfants travailleurs au Honduras. Selon les statistiques, seulement 58% de ces enfants allaient à l'école, et seulement 29% récoltaient un salaire. Un grand nombre sont



employés dans ce qu'on appelle les « pires formes de travail » partout dans le pays : service domestique, exploitation sexuelle, activités illicites, fabrication d'explosifs, collecte d'ordure, vente ou utilisation de produits chimiques tels que les pesticides, travail dans les centres nocturnes (bars, billards, théâtres), travail dans les plantations de melon, travail de pêche en apnée, travail de vente dans le trafic, etc.<sup>1</sup> Si les enfants travailleurs courent de nombreux risques physiques dû à la nature dangereuse de leur travail, les pires séquelles sont bien souvent psychologiques. En effet, peu importe le travail, de la vente de tortillas à la collecte d'ordures, les plus grands risques sont liés au fait d'être lancé seul dans un monde d'adultes. Les enfants se retrouvent souvent sans défense face aux insultes, aux fraudes et à la violence des adultes qui les entourent. La pression économique de la famille sur leurs épaules, la majorité des enfants choisissent de ne pas faire part à leurs parents des épreuves qu'ils subissent. Ils apprennent plutôt à se défendre. Pendant les nombreux mois passés auprès des enfants travailleurs, de leurs parents et de leurs communautés, nous avons identifié plusieurs causes du travail des enfants : pauvreté extrême, abandon d'un ou des deux parents, violence familiale, décrochage scolaire et analphabétisme, culture du travail, immigration clandestine, aide internationale interventionniste, etc. Le problème est systémique. De plus, bien que les lois nationales et internationales protègent les enfants, les actions des pouvoirs en place pour les appliquer sont pratiquement nulles. Le manque de ressources, la corruption et le manque d'intérêt viennent à bout de toute convention internationale...

Nous sommes dans une petite cantine, au bord de la route. Nous savons que demain nous rencontrerons d'autres petits soleils qui raconteront leur bataille quotidienne pour survivre. Nous savons que notre travail et toutes les propositions que nous ferons pour l'éradication graduelle du travail des enfants, même si elles sont spécifiques pour chacune des communautés rencontrées, ne seront que poussière dans cette cruelle réalité. N'empêche, on continue. Parce que depuis qu'on s'y intéresse, les communautés changent leur regard sur les enfants, des parents commencent à chercher d'autres moyens économiques et certains enfants recommencent à rêver... Et c'est notre devoir de rêver avec eux.

<sup>1</sup> República de Honduras (2006), Plan de Acción Nacional para la Erradicación de las Peores Formas de Trabajo Infantil 2001-2006.

# Un jour à la fois : le travail des femmes à Chérif Lô

Par Rama Faye, responsable de l'appui technique, groupement de promotion féminine de Chérif Lô

Le travail des femmes est interminable : du lever du soleil à son coucher, c'est une série de travaux.

Elles se lèvent vers 5h00 du matin pour prendre le transport en commun direction Thiès. Certaines vont vendre les produits achetés depuis la veille dans les champs. Les produits vendus varient selon la période de l'année : manioc, mangue, bissap, niébé, courge, citron, gombo. Elles peuvent également vendre des produits transformés, comme l'huile d'arachide et les tourteaux, ou encore des vêtements.

Le petit déjeuner doit être préparé par une autre femme de la famille, juste à temps pour que les enfants arrivent à l'heure à l'école.

Vers 9h30, certaines femmes reviennent avec des légumes qui ne peuvent pas être cultivés au village ou avec du poisson frais, séché ou fumé. Elles revendent le tout au marché local de Chérif Lô pour les femmes qui ne sont pas parties en ville. Les vendeuses elles-mêmes doivent s'assurer d'avoir tout le nécessaire pour préparer les repas de leur propre famille pour la journée.

Dès 11h00, les femmes doivent s'affairer à la préparation du déjeuner, qui ne sera prêt qu'à 14h00. Le tout prend plusieurs heures à cuire et mijote longtemps. Après le repas, les petites filles, de retour de l'école, aident leur maman à faire la vaisselle.

Pour les femmes qui ne sont pas allées en ville en matinée et pour toutes les femmes au cours de l'après-midi, de nombreuses tâches sont au programme. Les mères de familles sont obligées d'aller à la recherche du bois de chauffage, puisque le gaz est trop dispendieux. Les femmes doivent souvent parcourir 1 km pour aller chercher le bois nécessaire à la préparation des repas pour une ou deux journées. Elles transportent elles-mêmes leur fagot de bois sur leur tête, sous un soleil de plomb. De plus, elles doivent puiser l'eau à la borne fontaine publique ou au robinet de la concession. Il faut la transporter dans des bassines posées sur la tête et la stocker dans des barils pour les besoins journaliers.

Les femmes ne sont pas dispensées des travaux agricoles. Elles participent à toutes les étapes, de la semence à la récolte, même si elles ne possèdent pas de terre à proprement parler, sinon un petit lopin cédé par un mari ou un frère. Les femmes sont les premières responsables de la transformation de l'arachide et du mil, produits de base très cultivés. Vanner, décortiquer, moudre, cuire à la vapeur plusieurs fois et préparer le produit final exige temps et énergie. Heureusement, certaines machines sont maintenant à la disposition des femmes pour alléger un peu ces travaux.

Pourtant, en plus de toutes ces tâches, ces femmes ne négligent pas le nettoyage des chambres et de la cour chaque jour. Les places publiques, comme les rues, le poste de santé et la mosquée, doivent également être balayées chaque semaine, surtout en période d'hivernage. De plus, il incombe aux femmes de faire la lessive et le repassage des vêtements de toute la famille une fois par semaine. Elles bénéficient souvent de l'aide de leurs plus grandes filles pour cette tâche. L'éducation et l'entretien de l'enfant sont assurés par toute la famille, mais plus particulièrement par la maman. Elle doit s'occuper de son alimentation, de son hygiène, de sa santé et de sa protection.

Finalement, les femmes doivent assister à une foule de réunions, portant sur les réalités vécues dans la communauté, tant sur le plan religieux, financier qu'organisationnel, et ce plusieurs fois par semaine.

19h00 a sonné, il faut entamer la préparation du dîner, qui pourra être servi vers 22h00. C'est après tous ces travaux que les femmes vont se reposer quelques heures pour pouvoir recommencer le lendemain, en gardant espoir et foi en l'avenir.



## Aperçu de la problématique de l'emploi chez les jeunes Sénégalais

Par Yakhya Diallo, partenaire de Mer et Monde et ancien animateur pour les 50 ans et plus

Au Sénégal, 75 % de la population est âgée de moins de 30 ans. Ce déséquilibre démographique entraîne de nombreuses conséquences. Toutefois, le véritable problème des jeunes du Sénégal demeure celui de l'emploi. Les politiques ne proposent pas de réelles solutions. Beaucoup d'initiatives d'insertion comme le FNPI (Fonds national de promotion pour l'emploi jeune), le PIJ (Programme d'insertion des jeunes) et tant d'autres n'ont pas résorbé le chômage des diplômés et des non-diplômés.

Ce problème majeur lié au manque d'emploi entraîne d'ailleurs un autre phénomène, répandu : l'exode rural. Nous assistons à un départ massif des jeunes vers la ville. Certains partent de leur village natal pour aller poursuivre leurs études dans les centres urbains et y demeurent par la suite. D'autres abandonnent l'école pour aller chercher du travail en ville. Il faut dire que cet exode rural était auparavant saisonnier. Les jeunes partaient trois ou quatre mois durant les grandes



# Le travail des femmes au Honduras : une réalité à changer...

Par Rosario Pallares, partenaire au Honduras pour la Red de Mujeres

Historiquement le travail des femmes que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la maison a toujours été considéré comme inférieur à celui des hommes. Au Honduras très peu de femmes peuvent accéder à un travail rémunéré alors c'est le travail domestique qui est notre travail principal.

Cette situation fait en sorte que la distinction hommes-femmes est très marquée ; l'organisation du travail favorise un état de dépendance et de subordination. Les normes culturelles imposées par notre société

sont basées sur la différence des genres ; il va donc de soi que la distribution des tâches soit attribuée selon le sexe.



Ainsi il y a des secteurs du travail qui sont strictement réservés aux hommes ; par exemple le secteur du

génie, de la construction, de la mécanique... ce qui est associé à la force physique, à l'intelligence, etc. Ces travaux sont valorisés, ils rapportent des gains financiers et ils sont effectués à l'extérieur du domicile.

Par contre le travail des femmes est associé aux sentiments, aux émotions, à la routine et aux soins des autres. Comme ce sont les femmes qui donnent la vie, la société considère qu'il est naturel que leur rôle soit associé à celui de la reproduction : à tout ce qui entoure la grossesse, l'enfantement, l'allaitement et par extension, l'éducation, l'alimentation, l'organisation et l'entretien du domicile. Par conséquent c'est un secteur de travail qui n'est pas valorisé, il est considéré improductif parce que non payé, il passe inaperçu.

Cette répartition du travail en lien direct avec le genre nous exclut, en tant que femmes, de la vie publique. Nous vivons de la discrimination quand il s'agit d'accéder aux postes qui touchent les prises de décisions pouvant influencer la vie de notre société : que ce soit, par exemple, pour nous présenter à des

vacances estivales de juillet à fin septembre pour travailler et préparer l'année scolaire. D'autres quittaient après les travaux champêtres pour séjourner temporairement en ville. Cependant, cet exode est maintenant quasi-permanent, motivé principalement par la recherche d'un emploi, aussi précaire soit-il.

Parmi tous les jeunes qui se déplacent vers la ville, la plupart sont des filles, aspirant à une vie meilleure, parties pour soutenir financièrement la famille restée derrière. Elles doivent alors souvent se contenter de se livrer aux travaux domestiques chez

élections populaires ou pour accéder à des postes de direction. Malgré ce qui précède, l'influence des femmes dans la vie de la société est déjà très importante. D'une part, nous sommes responsables de transmettre les coutumes, le mode de vie, les traditions, les valeurs, les normes et les façons de penser notre monde. D'autre part, il y a beaucoup de femmes qui sont impliquées dans l'activité dite « productive » ; elles confectionnent des produits, offrent des services, vendent des marchandises...

Aujourd'hui nous sommes présentes dans le travail « communautaire » qui est une activité au bénéfice direct ou indirect de la communauté ; ce secteur est perçu comme une extension du travail domestique. Nous pouvons alors jouer le rôle de secrétaire, de trésorière, de membre d'un conseil d'administration ou dans un autre contexte, concierge, infirmière ou préposée à l'entretien...

Dans notre pays, en conséquence du peu d'accès qu'ont les femmes au travail rémunéré, on constate qu'un plus grand nombre d'entre elles se voient confinées au secteur informel de l'économie. Ce qui facilite leur incorporation c'est que ce domaine ne requiert aucune spécialisation. Dans ce groupe il y a toutes ces femmes qui travaillent de longues heures, à leur propre compte, en échange d'un maigre revenu. Un travail précaire, sans sécurité sociale ni autre bénéfice. Par exemple, toutes les vendeuses ambulantes. Il y a aussi ces femmes qui travaillent dans les « maquillas », considérées « dociles », acceptant facilement de longues journées de travail et adroites dans la confection de vêtements...

Par où commencer pour changer des choses? En tout premier lieu, cessons de considérer le travail domestique comme notre unique responsabilité, cessons de croire que nous ne sommes faites que pour ce travail ; ces responsabilités de la maison devraient être partagées avec les hommes. Et puis, cessons de penser que nous sommes « incapables » ; nombreuses sont les femmes qui se sont distinguées nationalement et internationalement. Enfin nous devons nous conscientiser et nous appuyer pour arriver aux changements que nous souhaitons ; ceci nous permettra de nous percevoir avec dignité, d'être reconnues socialement sans nous sentir coupables. Nous ferons partie du développement dans la mesure où nous réaliserons notre propre développement personnel.

des gens plus fortunés (emploi souvent connu ici sous le nom de « bonne »). Ce travail au noir entraîne de nombreuses difficultés. Ces jeunes filles sont victimes de sous-emploi : elles sont mal payées, leur travail dépendant du bon vouloir de l'employeur. Elles ont très souvent une lourde charge de travail : lessive, cuisine, ménage et soin des enfants. Certaines sont même victimes de chantage et d'abus sexuel. C'est un phénomène tout à fait regrettable, car le travail ne devrait pas impliquer une soumission, mais bien garantir la dignité de la personne, tout en respectant le code du travail.

# Le travail en réadaptation auprès d'enfants handicapés en partenariat avec la communauté

Par Elise Faucher, physiothérapeute, stagiaire individuelle au Sénégal de janvier à mars 2011

Je reviens tout juste d'un stage de neuf semaines passé, à travailler en réadaptation physique auprès d'enfants handicapés et de leurs familles, en partenariat avec l'Association nationale des handicapés moteurs du Sénégal (ANHMS). L'organisme œuvre auprès de la communauté de Guédiawaye, en banlieue de Dakar. Voici brièvement en quoi a consisté cette expérience unique.

L'ANHMS est une organisation entièrement bénévole QUI TRAVAILLE au Sénégal depuis trente ans ; elle a ouvert un centre à Guédiawaye en 1999. Son objectif principal est d'apporter des services de divers ordres aux handicapés physiques, enfants et adultes, afin de leur permettre d'atteindre un meilleur niveau d'autonomie physique, personnelle, sociale et éventuellement économique. En effet, les préjugés sont encore tenaces envers les personnes handicapées, qui sont souvent vues comme dépendantes et encouragées à mendier par l'entourage. L'Association vise donc à conscientiser les personnes elles-mêmes, les familles et la communauté (milieux scolaires, milieux de travail, etc.) au potentiel réel de ces personnes.

L'organisme ne bénéficie d'aucune aide financière gouvernementale. Elle ne survit donc que par la volonté et le travail d'un groupe de personnes qui sont pour la plupart elles-mêmes handicapées, sans formation spécifique dans les domaines de la santé ou des services sociaux. Mer et Monde est un partenaire établi depuis l'an 2000, seul organisme à apporter une aide en réadaptation physique (finissants et diplômés en physiothérapie et ergothérapie).

Au cours du stage, j'ai établi des liens avec des familles connues de l'ANHMS, dont un ou plusieurs enfants vivent avec diverses formes de handicaps physiques (paralysie cérébrale, problème de coordination, syndromes de toutes sortes, atteintes nerveuses, etc.) La plupart du temps, ces parents n'avaient jamais reçu de diagnostic médical pour leur enfant, ou le diagnostic ne leur avait pas été expliqué. Il faut dire que l'expertise et le soutien en matière de réadaptation ne leur sont pas facilement accessibles, car les seuls professionnels de la réadaptation présents au pays exercent dans un des grands hôpitaux de Dakar et coûtent très cher.

Mon travail quotidien consistait donc à visiter à domicile, généralement une heure chaque semaine, les enfants ayant les plus grands besoins et qui possèdent un bon potentiel d'amélioration physique. J'effectuais avec eux des exercices pour leur permettre, par exemple, soit de s'asseoir ou de tenir seul la posi-

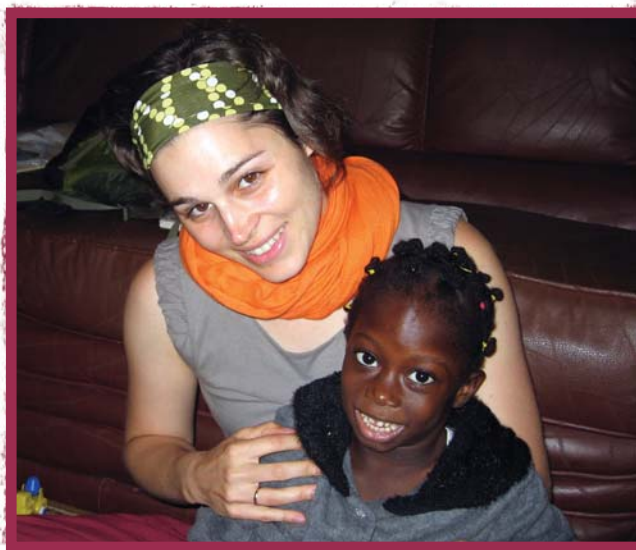
tion assis, soit de marcher avec un meilleur équilibre ou d'améliorer leur force et leur endurance au niveau des membres, etc. Un volet très important a aussi été d'enseigner aux familles les meilleurs exercices et stimulations à appliquer quotidiennement afin d'assurer une continuité à mes interventions.

J'ai aussi parfois recommandé du matériel pour faciliter les déplacements (poussettes adaptées, marchettes, etc.) De plus, un avant-midi chaque semaine était consacré à une activité de groupe, qui permettait aux mères de discuter entre elles, et aux enfants de socialiser avec d'autres enfants handicapés, tout en s'amusant. Tout au long de mon stage, j'ai pu bénéficier d'un accompagnateur désigné de l'ANHMS, qui fut très disponible. D'abord, pour me mettre en contact avec les gens et m'expliquer au besoin le contexte familial, ainsi que faciliter la tra-

duction. En effet, la communication avec les personnes était primordiale pour la réussite de mon intervention auprès des familles. Avec les enfants, quelques jouets, quelques commandes en Wolof et des démonstrations ludiques étaient souvent suffisantes pour obtenir une collaboration enjouée, sous le regard envieux des autres enfants de la famille!

Autre volet à mon stage, j'ai pendant une semaine collaboré au projet de l'organisme allemand Rollis fur Africa, autre partenaire de l'ANHMS, dont la mission consiste à distribuer des dons matériels, comme des fauteuils roulants, des marchettes et des béquilles. Je devais procéder à l'évaluation physique et établir la priorité des besoins des personnes handicapées qui requéraient des équipements.

Pour conclure, l'expression « coopération internationale » a réellement pris tout son sens à l'occasion de cette expérience, grâce à ma collaboration avec les membres de l'ANHMS, dont le travail est exceptionnel dans un pays où les moyens financiers sont extrêmement limités mais aussi les préjugés bien présents. Je pense avoir apporté ma contribution par mon travail quotidien auprès des enfants, qui sont en route vers une plus grande autonomie !



*Quelles que soient nos convictions et la légitimité que nous leur prêtons elles ne doivent pas être un prétexte à l'intolérance. Mer et Monde veut exprimer sa solidarité avec le Centre mexicain des droits humains Miguel Pro dédié à la défense des personnes victimes d'injustices et à son directeur le jésuite Luis Arriaga.*